DE LA THÉRAPEUTIQUE N° 15.

DES

AFFECTIONS SYPHILITIQUES

SANS L'EMPLOI DU MERCURE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1er février 1825, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. GIRAUDEAU, de Saint-Gervais,
Département de la Vienne;

Élève de l'École pratique, des hôpitaux et hospices civils de Paris, du cinquième dispensaire de la Société philanthropique, et ex-Chirurgien interne de l'hôtel-Dieu de Poitiers.

« On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir « de la gloire ou par un motif d'intérêt. Mais celui qui n'écrit « que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une « obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à « l'indulgence de ses lecteurs. » LA BRUYÈRE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.
1825.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Tout ce que je suis, je le dois à vos bienfaits. Agréez, je vous prie, l'hommage de mes premiers essais comme un faible témoignage de mon amour pour vous et de ma reconnaissance éternelle.

J. GIRAUDEAU.

A MESSIEURS LES PROFESSEURS

DE

L'ÉCOLE SECONDAIRE DE MÉDECINE

DE POITIERS,

MES PREMIERS MAÎTRES.

A MONSIEUR **BRICHETEAU**,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris; Médecin du quatrième dispensaire de la Société philanthropique; Membre adjoint de l'Académie royale de médecine, de la Société médicale d'émulation et de plusieurs autres Sociétés médicales nationales et étrangères.

Estime, amitié et reconnaissance pour les conseils éclairés qu'il m'a donnés depuis mon entrée dans la carrière médicale.

J. GIRAUDEAU.

DE LA THÉRAPEUTIQUE

DES

AFFECTIONS SYPHILITIQUES

SANS L'EMPLOI DU MERCURE.

I. La syphilis est une maladie contagieuse qui se communique par la cohabitation avec une personne infectée, ou par le simple contact des parties qui ne sont revêtues que d'un épiderme très-fin, comme les lèvres, le mamelon, etc. Elle peut également se transmettre par la génération.

II. De toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet, aucune ne mérite plus de fixer l'attention des médecins à cause de sa fréquence et du danger de ses résultats funestes, qui attaquent l'espèce humaine dans sa source même, et tendent à la faire dégénérer. Considérée sous le rapport de son étiologie et de son diagnostic, la maladie syphilitique présente encore une foule de problèmes qu'il serait important de résoudre, car de cette incertitude son nés des préjugés bizarres qui ont de tout temps influé d'une manière fâcheuse sur son traitement. Que de folles recettes, que de préservatifs impuissans, quelle foule de faux spécifiques n'a-t-on pas mis

en usage ! Croirait-on que des hommes sans mœurs pensent encore s'en délivrer par un criminel outrage qu'ils font à l'innocence, qu'ils sacrifient et déshonorent ?

III. En France la thérapeutique de cette maladie semblait fixée depuis de long-temps ; on s'occupait moins d'essayer des remèdes nouveaux que de varier les préparations d'un seul médicament. Des ouvrages entiers paraissaient sur les différens modes d'administrer le mercure (1), lorsque déjà on en abandonnait l'usage dans le midi de l'Europe, et que plusieurs praticiens, témoins des accidens qu'il produisait quelquefois, essayaient de lui substituer un autre mode de traitement.

IV. Le traitement non mercuriel est-il également efficace pour détruire tous les germes de la maladie vénérienne ? Ne pallierait-on pas par ce traitement le mal sans le détruire ? Enfin est-il applicable dans toutes les circonstances ? Telles sont les questions que je me propose d'examiner dans cette dissertation ; après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'histoire de la syphilis, dont le danger paraît toujours aller en décroissant par une transmission réitérée, semblable à un torrent dont le cours se ralentit, lorsque du lit étroit où ses ondes se trouvaient resserrées il se répand sur de vastes campagnes, et perd sa férocité à mesure qu'il étend ses ravages (2). Le célèbre *Astruc* avait annoncé qu'un jour viendrait où cette maladie disparaîtrait entièrement. Ne pourrait-on pas trouver dans son affaiblissement continuel la raison pour laquelle, sans révoquer en doute les observations et les assertions de nos prédécesseurs, nous pourrions opposer maintenant avec succès à la syphilis un mode de traitement contre lequel on avait raison de s'élever autrefois.

---

(1) *Dehorne*, Observations pour l'administration des mercuriaux, in-8.

(2) *Richerand*, Nosographie chirurgicale, t. 1, p. 194. Paris, 1815.

V. Malgré les recherches des médecins, et les nombreuses observations qui ont été recueillies sur cette maladie, l'on est encore loin d'avoir des idées exactes sur sa nature, son origine et l'époque où elle a paru pour la première fois en Europe. L'opinion la plus vulgaire est qu'elle a été importée par la flotte de Christophe Colomb : présentée avec art et soutenue par beaucoup d'érudition dans le Traité des maladies vénériennes d'*Astruc*, cette opinion a eu presque autant de partisans que de lecteurs; mais enfin on a recherché la vérité sans préjuger la question, les Allemands les premiers (1) ont prouvé que ce n'était pas une maladie nouvelle, quoique ses symptômes se soient montrés avec une véhémence extraordinaire à la fin du xve siècle. On sait que les auteurs contemporains en attribuaient la cause à l'intempérie des saisons, à la crue des eaux, à la débauche, qui allait toujours croissant; d'autres pensèrent que c'était une punition divine, et même les astrologues du temps, qui étaient en grande vénération, en trouvèrent la cause dans la conjonction de certaines constellations; sans parler de l'opinion ridicule de ceux qui en ont attribué le développement à l'anthropophagie, à la bestialité, etc. (2); il était sans doute plus simple et plus facile de croire qu'elle venait du Nouveau-Monde que d'inventer avec peine de si ridicules hypothèses.

VI. Cette opinion sur l'ancienneté de la syphilis en Europe est fortifiée par divers passages des livres anciens. On a trouvé dans les auteurs romains (3) l'indication de plusieurs affections contagieuses des organes de la génération qui offrent la plus grande ressemblance avec les symptômes de la syphilis telle qu'on l'observe de nos jours,

(1) Journal-Général des sciences médicales, année 1816, t. 1, 2 et 3, art. de M. *Jourdan*.

(2) Dictionnaire des sciences médicales, t. 54, p. 136, art. de MM. *Bard* et *Cullerier*.

(3) *Celse*, liv. 4, chap. 5. — *Juvénal*, sat. 11. — *Martial*, au 7.e et 9.e livre de ses épigrammes.

comme « des ulcères rongeans du prépuce et du gland, l'écou-
« lement de matière claire ou sanieuse par l'urètre, le cancer de la « verge, les excroissances, les condylomes, les tumeurs des testicules « ou des glandes inguinales, produites rapidement sans cause extérieure, « les pustules, (1) etc. » Si l'on porte ses regards encore plus en arrière vers le berceau du monde, on voit dans les livres de Moïse une description assez exacte d'une gonorrhée virulente qui rendait immonde ceux qui en étaient atteints, ainsi que les personnes ou les objets qu'ils touchaient (2).

VII. Il est probable que ces différentes maladies étaient de la même nature que la syphilis, qu'on sait être susceptible de revêtir tant de formes différentes, selon les climats, les pays ou le traitement qu'on lui oppose. N'aurait-on pas été tenté dans ces derniers temps de faire des maladies particulières de la syphilis du Canada, du sibbens des Écossais, de l'épian (*yauws*), si terrible dans quelques parties de l'Afrique, et du scherliévo, qui s'est montré en 1800 dans les provinces illyriennes. Ces dernières maladies se transmettent par le simple attouchement, l'usage des mêmes vêtemens, des mêmes ustensiles, etc. ? Peut-être la syphilis prit-elle ce caractère contagieux lorsque le conseil du roi d'Écosse à Édimbourg et le parlement de Paris, en 1497, publièrent des édits qui chassaient de ces capitales dans vingt-quatre heures, et sous peine de la *hart* ou du gibet, toutes les personnes atteintes de ce fléau dévastateur (3).

VIII. Le mal vénérien présente deux ordres de symptômes. Les uns, désignés sous le nom de *primitifs*, surviennent quelque temps après l'infection, et attaquent les parties qui ont été exposées à la

(1) *Swédiaur*, Traité complet des maladies vénériennes, t. 1, p. 13.

(2) Lévitique, chap. 15, vers. 2 — 31.

(3) Scorra pestilentialis, morbus pestiferus, pestis venerea, pestis inguinaria. *Grosse gore*, grande vérole, etc.

contagion : tels que la blennorrhagie, les ulcères du gland, de la bouche, les bubons, etc. Les autres symptômes résultent d'une infection plus ancienne, et sont appelés *consécutifs*, comme les ulcérations du voile du palais, des amygdales, les excroissances du gland, les pustules, les exostoses, les douleurs ostéocopes, etc.

IX. En examinant la thérapeutique de cette maladie, on voit qu'une foule de méthodes et de médicamens ont tour à tour été prônés et mis en usage par des médecins, des guérisseurs et des charlatans de toute espèce. *Morgagni* dit que la même indécision régnait de son temps, et qu'après avoir vu employer à Boulogne pendant plus de huit ans les bois sudorifiques, ils furent abandonnés pour les préparations mercurielles, qui à leur tour furent remplacées par l'*eau stibiée*, dont *Valsalva* retirait les plus grands avantages (1).

X. Au milieu de la fluctuation des opinions diverses qui se sont englouties tour à tour dans le fleuve de l'oubli, le mercure seul a presque toujours été considéré comme l'antidote par excellence de la maladie vénérienne depuis *Bérenger* de Carpi, qui amassa des richesses immenses en faisant un secret de son administration ; car de son temps déjà les arcanes étaient un bon moyen de faire fortune. Cependant sans parler des accidens et de l'infidélité de ce médicament, lorsqu'il est mal administré, comme cela arriva au XVI siècle, à un médecin assez célèbre, *Ulric Hutten*, qui avait subi lui-même dans l'espace de neuf ans onze traitemens mercuriels sans avoir pu guérir radicalement (et qui dit qu'à cette époque à peine si l'on voyait un malade guérir sur cent (2)), tous les praticiens savent que l'emploi de ce remède, quelque méthodique qu'il soit, ne peut souvent pas être supporté par les malades, que dans d'autres circonstances il échoue ou produit des symptômes graves, qui font désirer qu'on

(1) *Morgagni*, Œuvres complètes, traduites par MM. *Désormeaux* et *Destouet*, 58.e lett., t. 10, p. 275 — 277.

(2) De guajaci med., cap. 4. — *Lagneau*, p. 205, 5.e éd. 1818.

puisse lui substituer d'autres agents thérapeutiques. Déjà on en a essayé un assez grand nombre avec plus ou moins de succès, tels que le muriate d'or, l'alcali volatil, la limonade nitrique, la pommade oxygénée (1), les dépuratifs; et chaque jour on voit à l'hospice des vénériens des affections syphilitiques qui, après avoir résisté aux mercuriaux, cèdent à une décoction concentrée de salsepareille ou à quelques préparations opiacées.

XI. Sans prétendre nier les avantages qu'on retirera toujours de l'emploi du mercure, quand il sera dirigé par des médecins sages et éclairés qui sauront en suspendre l'usage lorsqu'ils le verront produire des gastralgies, des vomissemens, des diarrhées, ou l'irritation des glandes salivaires, je crois que le temps approche où, consultant moins la longue habitude qu'on a de s'en servir que les effets qu'il produit sur l'économie, on en restreindra de beaucoup l'usage; si toutefois l'expérience ne dément pas les observations qui ont été publiées dans ces derniers temps, et s'il est prouvé, 1.° que le mercure produit souvent des accidens graves qui viennent se surajouter à la maladie que l'on veut détruire; 2.° que les symptômes primitifs ou secondaires de la syphilis guérissent plus promptement et aussi sûrement sans préparation mercurielle.

XII. La solution de cette double question est sans doute de la plus haute importance pour la science et pour l'humanité. Sans prétendre la donner, j'indiquerai les faits pratiques qui semblent militer en faveur du traitement non métallique, ayant pour but de concourir à diriger sur cette matière l'attention des médecins qui par leur position sont appelés à traiter un grand nombre de syphilis, et qui seuls peuvent être des juges compétens.

---

(1) Ces moyens avaient été proposés, parce que l'on pensait que l'oxygène était le seul agent curatif dans les préparations mercurielles, ce qui est matériellement faux, car on sait que le mercure est à l'état métallique dans l'onguent napolitain.

XIII. Les médecins convaincus qu'on doit restreindre de beaucoup l'usage des mercuriaux prétendent qu'outre les accidens qui arrivent instantanément après leur administration, tels que des nausées, des coliques, etc., leur emploi est encore suivi tôt ou tard de pétéchies, d'exanthèmes, de dartres, du gonflement des tonsilles, du ramollissement des os, de la fièvre, etc.; ensorte qu'ils attribuent au remède ce qui jusque là avait été attribué à la maladie. Les chirurgiens anglais ont appelé ces phénomènes consécutifs *lèpre mercurielle* (1). Le docteur *Mullin* la décrit très-longuement, et lui distingue trois périodes, dont la dernière termine la vie du malade par la fièvre hectique.

XIV. On savait déjà depuis long-temps que dans certaines circonstances malheureuses ce métal pouvait provoquer le ramollissement des gencives, la chute des dents, des ulcérations à la langue (2), des tremblemens, des paralysies partielles, etc., mais ces imputations fondées n'avaient pas suffi pour en faire cesser l'emploi, parce que des succès innombrables depuis plus de trois siècles venaient déposer d'un autre côté en faveur de son efficacité. Comme en fait de pratique, quelques fondemens que paraissent avoir des objections théoriques, elles ne sont d'aucune valeur devant la loi de l'expérience, je n'aurais fait aucune attention aux accusations qu'on a renouvelées dans ces derniers temps contre les dangers du mercure, si la méthode non métallique qu'on a proposé de lui substituer ne m'avait pas paru appuyée sur des faits pratiques nombreux et bien observés. J'en exposerai sommairement quelques détails, que je crois utiles à l'agrandissement de la thérapeutique si bornée lorsqu'on admet des *spécifiques* qui le plus souvent n'en sont pas.

---

(1) Edinburg medical and surgical. — Mémoire de M. *Lefèvre*, Bulletins de la société médicale d'émulation, mai 1824.

(2) Comme cela a été observé sur le vaisseau *le Triomphe*, chargé de mercure, qui s'était échappé à fond de cale, et où plus de deux cents hommes furent pris de ptyalisme, et atteints d'ulcérations à la gorge. (Archives générales de médecine.)

XV. C'est principalement les médecins Anglais (1), chargés de la direction des grands hôpitaux militaires, qui nous ont démontré la possibilité de guérir radicalement toutes les espèces de maladies vénériennes sans *mercure*. *Guillaume Ferguson*, médecin de l'armée anglaise en Portugal et en Espagne engagea le premier ses compatriotes à en cesser l'emploi, qu'il voyait souvent produire des accidens très-graves; déjà les Portugais n'employaient pas un grain de ce métal, et guérissaient plus promptement la vérole. Il dit encore que les médecins attachés aux régimens allemands de l'armée anglaise se refusèrent opiniâtrément à en faire usage (2).

XVI. Quatre ans après les observations de *Ferguson*, parurent en Angleterre les ouvrages de *Rose*, *Thomson*, *Barthe*, etc., qui établirent sur de nouveaux faits l'efficacité du traitement non métallique. Ils procédèrent tous avec la plus grande circonspection, et finirent par l'adopter exclusivement (3), ainsi que MM. *Murray*, *Evans* et *Brown* en France, qui ne virent qu'une fois sur seize survenir des symptômes secondaires, lesquels cédaient également aux mêmes moyens. Le résultat fut le même à l'hôpital d'Yorck, dirigé par MM. *Gordon* et *Guthrie*. Ce dernier affirme, d'après son expérience, « que tous les ulcères des parties génitales, quels que soient leur forme « ou leur aspect, sont guérissables sans mercure. Il considère ceci « comme un fait établi sur plus de cinq cents observations qu'il a re- « cueillies, ou qui lui ont été communiquées d'individus traités « dans les différens régimens des Gardes pour des maladies surve- « nues après un commerce impur (4). »

---

(1) Mémoire de *Krueger*, médecin à Holzminden (Journal complémentaire, t. 14, p. 110.)

(2) Observations on the venereal discease in Portugal (dans les) medico-chirurg. transact. 1813, vol. 4, p. 7.

(3) Mémoire de *L. Krueger*, déjà cité, p. 214.

(4) Mémoire du docteur *Lefèvre*, déjà cité, février 1824.

XVII. *Thomson*, à l'hôpital d'Edimbourg, s'abstint également du mercure, soit contre les accidens primitifs, soit contre les symptômes secondaires; ces derniers persistèrent quelquefois assez long-temps, dit-il, sans que *jamais les os fussent attaqués*; et plusieurs centaines de malades ont tous été radicalement guéris par cette méthode (1). Dans ces derniers temps, M. *Lefèvre* a aussi publié des observations qui prouvent que dans plusieurs circonstances c'est au mercure qu'on devait rapporter des pustules à la peau, des ulcérations qui survenaient à la gorge, et qui ne disparaissaient que lorsqu'on cessait la liqueur de *Van-Swiéten*, et reparaissaient encore, si l'on en recommençait l'usage (2).

XVIII. Sans admettre les idées de M. *Richond*, chirurgien à l'hôpital militaire de Strasbourg, qui veut faire rentrer à toutes forces la théorie des affections syphilitiques dans le cadre unique de la doctrine dite *physiologique*, on n'en lira pas moins avec intérêt (3) un grand nombre d'observations qui montrent l'efficacité du traitement non mercuriel chez plusieurs individus ayant déjà subi en vain le *grand traitement*, comme on l'appelle vulgairement. Ces divers malades étaient entrés à l'hôpital atteints d'excroissances à l'anus, de végétations sur différens points du corps, d'exostoses, d'ulcérations aux lèvres, à l'arrière-gorge, etc., traités localement par des fumigations, des collyres adoucissans et stytpiques, par des gargarismes, des saignées locales, tous les sujets sont sortis de l'hôpital avec les apparences d'une guérison parfaite.

XIX. On pourrait encore faire valoir en faveur de l'opinion que

---

(1) Mémoire de *Krueger*, Observations on the treatement of syphilis without mercury. Edinburgh, 1817.

(2) Mémoire du docteur *Lefèvre*, mars 1824, observ. 1, 2, 3, 4, 5.

(3) Archives générales de médecine, numéros de juin, septembre et novembre 1824.

je viens d'exposer la longue réussite du gayac et de la squine, exclusivement employés en Égypte (1), ainsi que dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde (2). Mais comme ces climats sont différens du nôtre, je me contenterai d'indiquer sommairement la méthode du docteur *Hill* (3), qui a publié le résultat d'observations, recueillies avec soin pendant plus de six années.

A. Selon cette méthode les ulcérations des parties génitales qu'on nomme *chancres* ont été traitées comme des maladies locales, sans égard à la cause qui les avait produites, et ont très-bien guéri par le repos, une nourriture végétale peu abondante, les purgatifs réitérés, les saignées générales et locales, les cataplasmes de pulpe de betterave, de ciguë, et ensuite par des lotions avec une dissolution de vitriol bleu, de nitrate d'argent, la teinture de myrrhe, la térébenthine, etc.

B. Les bubons considérés comme sympathiques étaient traités par les saignées générales, les drastiques et la compression locale. Les symptômes généraux de la syphilis, tels que les pustules à la peau, les exostoses, les ulcérations de l'arrière-gorge, ont de même été traités et guéris sans prendre en considération la cause dont ils pouvaient dépendre.

C. Les conclusions que le docteur *Hill* tire de sa pratique étendue sont qu'en traitant la syphilis par cette méthode, les symptômes consécutifs de cette maladie sont beaucoup moins fréquens, ou disparaissent plus promptement, sans qu'on puisse avoir aucune crainte pour l'avenir, puisqu'il a pu s'assurer que tous les malades qui avaient été ainsi traités ont joui d'une santé inaltérée pendant l'espace de trois à six années (4).

---

(1) *Sonnini*, Voyage en Egypte, p. 240.

(2) *Lagneau*, Exposé des symptômes de la maladie vénérienne, p. 337.

(3) Analyse du Journal complémentaire, juin 1824, p. 306.

(4) *Ibid.*, p. 317.

XX. S'il restait encore quelque doute sur la possibilité de guérir les symptômes de la syphilis sans mercure, on pourrait consulter les résultats analytiques que le docteur *J. Hennen* a fait connaître en 1820 sur cet objet important. Cet ouvrage est précieux à cause de l'authenticité des observations qu'il contient et curieux par des tableaux synoptiques (1) qui donnent un aperçu exact du nombre, de la nature des maladies, et du temps employé pour leur guérison. Quoiqu'à l'imitation de *Hunter*, et des autres médecins anglais, il distingue les ulcères en *syphilitiques* et *vénériens*, cette distinction théorique n'a eu aucune influence, comme il le dit lui-même, sur le développement des symptômes secondaires, sur le temps employé à la guérison ou sur les moyens de traitement, qui ont été les mêmes que ceux indiqués plus haut, et qu'on a tirés de la classe des antiphlogistiques, des styptiques ou des médicamens narcotiques.

XXI. Après avoir donné un aperçu fidèle des avantages qu'un grand nombre de praticiens ont rétiré du traitement non mercuriel, et sans m'appesantir à fournir des preuves de l'efficacité du traitement ordinaire, généralement bien connu et apprécié, je vais déduire quelques corollaires qui me semblent résulter de l'ensemble des propositions ci-dessus.

XXII. Puisque les auteurs contemporains n'ont pas reconnu l'importation de la syphilis au quinzième siècle, que différens passages des livres de Moïse et des auteurs romains semblent indiquer qu'il existait même alors des maladies contagieuses des organes de la génération, puisque l'on sait d'ailleurs que la syphilis est susceptible d'éprouver de grandes modifications, je crois avec *Swédiaur* que cette maladie n'a pas été apportée des Indes occidentales à l'époque de leur découverte.

---

(1) Ces tableaux sont imprimés dans le Mémoire de *Krueger*, déjà cité.

XXIII. Le mercure, considéré à diverses époques comme le *spécifique* du mal vénérien, est le principal agent thérapeutique qu'on lui ait opposé avec succès depuis plusieurs siècles, quoiqu'à différentes reprises des médecins en aient abandonné l'usage à cause des accidens graves qu'il produisait chez certains malades.

Dans ces dernier temps on a renouvelé avec de nouvelles preuves les accusations dirigées contre ce médicament, et on a proposé de lui substituer une médication sujette à moins d'inconvéniens, et dont on regarde les effets comme aussi certains. Je sais qu'on m'objectera avec raison que les médecins, sur les observations desquels je me suis appuyé dans cette thèse, ont été trop exclusifs, qu'ils n'ont pas assez reconnu les services importans que la méthode mercurielle a rendus à l'humanité et qu'ils en ont outré les dangers. On ne leur en doit pas moins beaucoup de reconnaissance pour avoir soumis au creuset d'une expérience judicieuse des moyens nouveaux qui peuvent remplacer avantageusement ce métal lorsqu'il a échoué, qu'un état de faiblesse ou une idiosyncrasie particulière du sujet impose la loi de ne plus l'administrer, et qui peuvent faire disparaître les symptômes de la syphilis à ses différentes périodes. M. *Pinel* a donc eu raison de dire que cette maladie rentre souvent dans la règle générale des maladies chroniques, sur l'efficacité des moyens pris de l'hygiène seule, comme *Van-Swiéten* l'a prouvé par des exemples frappans; et ne sait-on pas, ajoute-t-il, que des forçats infectés de syphilis guérissent par l'usage seul du régime végétal et de l'exercice pénible qui fait leur tâche journalière (1)?

XXIV. Les observations que j'ai citées, et qui doivent mettre en garde contre l'usage *abusif* du mercure, seraient encore utiles, en admettant même que ce médicament fût le spécifique de la syphilis, puisqu'alors il faudrait admettre aussi la distinction proposée par *Hun-*

(1) Nosographie, t. 3, p. 369

ter et *Carmichaël* bien caractériser les affections contagieuses produites par le coït, et les distinguer en *maladies vénériennes* et *syphilitiques*. Or, cette division théorique offre les plus grandes difficultés dans la pratique, malgré les signes dits pathognomoniques donnés par les auteurs; d'ailleurs comme il est certain qu'un grand nombre de lésions offrant tous les caractères du mal syphilitique ont très-bien guéri sous l'influence d'une méthode non mercurielle; je pense qu'on devra l'employer primitivement pour ne pas recourir trop tôt à un remède qui, quelle que soit la forme sous laquelle il pénètre dans l'économie, peut compromettre la santé de l'individu, comme cela est prouvé par l'exemple de ceux qui font usage de frictions sans mesure, par les accidens qui surviennent chez les doreurs, les employés des mines où le mercure est exploité, et surtout comme cela a été démontré d'une manière évidente par la *maladie mercurielle* qui attaqua presque tous les hommes du vaisseau *le Triomphe*, et qui y fut produite par la simple évaporation de ce métal à l'air libre.

XXV. Après avoir employé un traitement local, si les symptômes persistent ou prennent de l'accroissement, la prudence voudra toujours qu'on ait recours au traitement métallique, dont une longue expérience a confirmé les succès; car, en utilisant les découvertes, on doit se défier des innovations, et surtout des systèmes, qui sont aussi dangereux en médecine qu'en politique, et qui, après avoir paru devoir changer et éclairer toutes les opinions, sont bientôt remplacés par d'autres hypothèses : semblables à un volcan qui, après avoir brillé de l'éclat le plus vif, disparaît pour toujours, ne laissant à sa suite que des laves et des ruines, seuls témoins de son existence éphémère.

SENTENTIÆ EX LIBRIS AURELII C. CELSI SELECTÆ.

I.

Scire licet, inter ea quæ ars adhibet, naturam plurimùm posse. (*Lib.* 2, *cap.* 8.)

II.

Medicamentum non semper ægris prodest; nocet semper sanis. (*Ibid.*, *cap.* 13, *pag.* 87.)

III.

Sanguinem incisâ venâ mitti novum non est; sed nullum penè morbum esse in quo non mittatur, novum est. (*Ibid.*, *cap.* 10, *pag.* 97.)

IV.

Illud ignorari non oportet, quòd non omnibus ægris eadem auxilia conveniunt. (*Lib.* 3, *cap.* 1, *pag.* 112.)

V.

Peripneumonia plus periculi quàm doloris habet. (*Lib.* 4, *cap.* 7, *pag.* 112.)

VI.

Faciliùs sanescit puer vel adolescens quàm senior, valens quàm infirmus; neque nimis tenuis, neque nimis plenus, quàm si alterum ex his est; integri habitus quàm corrupti; exercitatus quàm iners; sobrius et temperans quàm vino venerique deditus. (*Lib.* 5, *cap.* 26, *pag.* 285.)